

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 13

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182264>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rigine du calembour se perd dans la nuit des temps. Si l'on en croit un historien de l'antiquité, c'est une femme, c'est-à-dire la plus incompréhensible de toutes les énigmes, qui a commis le premier calembour. Adam lui dit un jour : « Je suis le premier homme (*rhum*) du monde. — Ah ! bah ! répondit Eve qui, en ce temps-là, aimait déjà à contredire son mari, tu n'es cependant pas né à la Jamaïque. »

Le calembour fut très en vogue chez les Grecs et les Romains ; cependant, les Romains de la décadence ne le cultivèrent guère, et on le vit presque disparaître pendant toute la durée du moyen âge. Mais à l'époque de la Renaissance, le calembour renaquit de ses cendres. Rabelais, en France, Dante, en Italie, Schakspeare, en Angleterre, saupoudrèrent leurs œuvres de calembours.

A partir de cette époque, le calembour devint une fièvre, une épidémie, une rage ; les épiciers en inscrivaient dans leurs boutiques et le prirent pour enseigne : *A l'épis scié* ; un fermier de la Beauce fit écrire sur la porte de son écurie : *Honni qui mal y PANSE*.

Les calembours pullulent encore aujourd'hui dans tous les pays, mais c'est surtout en France qu'il faut en chercher les plus fameux spécimens. Le marquis de Bièvre en fut le grand vulgarisateur ; dès son jeune âge, il cultivait le calembour avec frénésie. Un jour, le roi Louis XVI le provoqua en lui disant : « A quelle secte, monsieur le marquis, appartiennent les pucés ? — Parbleu ! s'écria celui-ci, voilà qui est bien malin ! à la secte d'*Epicure*. »

La supériorité du marquis ne se démentit pas un seul instant pendant près de trente ans ; mais il avait trouvé un vaillant lutteur dans la personne du peintre Carle Vernet, qui maniait le calembour aussi bien que le pinceau. C'est avec ce peintre que M. de Bièvre se trouva un soir à souper chez le comte de Laurageais. « Messieurs, dit celui-ci, en s'adressant à ses convives, il y a 48 heures que je n'ai pas mangé et je me mets à table avec une faim canine. — Vous voulez dire une *faim de comte*, reprit à l'instant M. de Bièvre. — Allons donc, riposta Vernet, puisqu'il y a 48 heures que Monsieur n'a rien pris, c'est une faim (fin) de non-recevoir. » Tout le monde applaudit, excepté M. de Bièvre, bien entendu. Voulant reprendre l'avantage et frapper un grand coup, il montra à Vernet un énorme morceau de pain placé sur son assiette, en lui disant : « Voilà qui est bien peint (pain). — Cela, risposta dédaigneusement le peintre, ce n'est qu'une *croûte*. » Ce jeu de mots, qui renchérissait de nouveau sur le sien, impressionna vivement de Bièvre. Il se remit cependant. Quand on en fut au rôti, le chef de service apporta sur la table un magnifique lièvre, qui avait été criblé de grains de plomb. « Voilà, dit M. de Bièvre, un lièvre qui a été bien piqué. — Il n'y a rien là de surprenant, répliqua Vernet, c'est un effet de l'art (*lard*). » M. de Bièvre fut abasourdi ; il n'ouvrit plus la bouche jusqu'à la fin du repas. De retour chez lui, cherchant à verser sa mauvaise humeur sur quelqu'un, il ne trouva au logis que sa servante.

« Inès, cria-t-il, apporte-moi le mémoire du mois. » A l'article lait, le marquis lit : *Laitière*, 30 fr. « Comment ! je dois 30 fr. à ma laitière ! — Eh ! pardine, riposta Inès, monsieur ignore donc qu'il n'y a rien qui *monte* comme le lait ? » Vaincu par sa servante ! c'était le coup de grâce. M. de Bièvre jura dès lors de ne plus faire un seul calembour.

Pour terminer, nous glanons quelques-uns des meilleurs calembours contenus dans un recueil que nous avons sous les yeux :

A l'époque de la Révolution, Pie VII ayant succédé à Pie VI, une dame d'esprit dit : La religion va de Pie en Pie (pis en pis).

Plusieurs personnes viennent de m'assurer que je suis trompé, disait un mari à sa femme. « Tue-les, mon ami, tue-les (tu l'es). »

Un moine, qui montait un jour en ballon, fit dire à un des assistants : « Voilà le seul religieux détaché des biens de la terre. »

Mlle Arnould disait en voyant jouer une actrice fort maigre : « Il n'est pas nécessaire d'aller à St-Cloud pour voir jouer les eaux (os). »

Un Anglais et un Français se battaient au pistolet. Le premier, au moment de tirer, n'étant pas encore bien décidé à se battre, dit : « *Parlementons!* — Soit, dit l'autre. » Et sa balle vint briser la *mâchoire inférieure* de son adversaire.

Un général prenait souvent la licence de battre sa femme. Son aide-de-camp dit à l'un de ses amis : « Je croyais servir sous un général, et point du tout, je suis aide-de-camp d'un tambour. — Que veux-tu dire, répliqua l'autre ? — Eh ! oui, tous les jours il bat la générale. »

Un jeune femme s'étant évanouie au théâtre, on la transporta dans le foyer. Un monsieur, qui se trouvait là, dit à haute voix : « Mais elle est fort jolie cette femme. — Oui, ajouta quelqu'un, mais voyez comme les femmes sont contrariantes ! il suffit qu'on la trouve bien pour qu'elle se trouve mal. »

Tout le monde a lu les aventures de *Robinson Crusôé* et de son fidèle *Vendredi*. Eh bien ! le roman de Daniel de Foé n'est pas purement imaginaire ; il a un fond de réalité. De Foé dut l'inspiration première de son œuvre à un matelot anglais, Alexandre Selkirk, qui fut déposé dans l'île de Juan-Fernandez en 1704, et y resta jusqu'en 1709. Au récit que Selkirk fit de ses aventures, l'auteur anglais ajouta, de son propre fonds, le récit des luttes, des combats, des souffrances d'un homme abandonné dans une île sauvage, livré à ses seules ressources et luttant avec courage contre les privations et la solitude.

L'île de Juan-Fernandez, située dans la latitude de Valparaiso (Chili), est presque déserte aujourd'hui ; elle est visitée par de nombreux curieux. Au

sommet d'une colline se trouve fixée, sur un socle de pierre, une plaque de bronze avec une inscription en mémoire de Selkirk. Le lieu le plus curieux et le plus visité de l'île est naturellement la grotte dans laquelle il vécut quatre ans. Cette grotte est couverte d'inscriptions et de noms propres, et les fragments de rochers brisés montrent tout l'intérêt que les voyageurs portent au roman; ils s'y rendent comme à un pèlerinage, et ne le quittent pas sans emporter un souvenir.

*
*
*

On a fait, en 1872, le compte des créatures humaines que les animaux féroces ont dévorées dans les Indes pendant les années 1868, 1869 et 1870. Ce chiffre s'élève à 38,218 personnes. Sur ce nombre effrayant de victimes, on en compte 25,664 qui ont succombé à la morsure des serpents venimeux; les autres ont été presque toutes dévorées par les tigres. — 12,554 individus en trois ans (4,184 par an)! de pareils chiffres indiquent le nombre et la féroce hardiesse des tigres.

En effet, dans certaines contrées de l'Inde, ces terribles animaux ont dépeuplé des villages entiers. Ils enlèvent des hommes en plein jour sur les routes fréquentées. Là où s'élevaient des villages riches et populeux, on ne trouve plus que des ruines. Ailleurs, les cultures deviennent impossibles, et les habitants n'échappent aux griffes du tigre que pour mourir de misère et de faim.

(Année scientifique.)

Une consultation mystérieuse.

(Fin.)

L'incertitude dans laquelle l'avait laissé son étrange visiteuse préoccupa vivement le jeune docteur; il ne put fermer l'œil de toute la nuit, et le voile noir fut sans cesse présent à son imagination. Impatient de savoir à quoi s'en tenir, il se dirigea vers Walworth à la pointe du jour. Walworth est un de ces nombreux villages qui forment une ceinture autour des flancs de l'immense ville de Londres. Il y a une quarantaine d'années, c'était un quartier perdu, un véritable coupe-gorge, et la police ne se hasardait guère dans ce repaire de vagabonds.

Notre héros eut à s'orienter non sans peine à travers un labyrinthe de ruelles, et rencontra divers individus déguenillés, auxquels il dut s'adresser pour demander sa route. Après avoir reçu force réponses contradictoires, insuffisantes, il atteignit enfin le terme de sa pénible course, en arrivant en face de la maison que la dame noire lui avait désignée. Cette maison, élevée d'un seul étage, n'avait été, depuis qu'elle était sortie de terre, l'objet d'aucune réparation; elle était isolée, flanquée d'un pré marécageux; la porte était fermée; les deux fenêtres du premier étage étaient garnies de rideaux, dont la fermeture indiquait qu'on ne se souciait pas qu'un œil indiscret vint pénétrer dans cette habitation sinistre. Du reste, aucun bruit ne sortait de l'intérieur.

Le jeune homme hésita un instant avant de soulever le marteau. Il savait combien ce quartier renfermait de gens qui ne reculent devant aucun attentat. Cependant, l'incertitude de notre héros ne fut pas de

longue durée; il eut rougi de s'en retourner lâchement, et de lâcher pied devant un péril imaginaire peut-être. Une pluie glaciale redoublait; il fallut prendre un parti; il se dirigea d'un pas ferme vers la porte et frappa doucement. Des paroles à voix basse s'échangèrent aussitôt; on eut dit qu'une personne dans le corridor recevait des instructions d'un autre individu arrêté dans l'escalier. Des verrous furent tirés avec précaution, une clé tourna dans une forte serrure; un homme de haute taille, de figure farouche, d'une pâleur de trépassé, l'œil hagard, les cheveux en désordre, se montrait sur le seuil à mesure que la porte, tournant sans bruit sur ses gonds, livrait un étroit passage.

— Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

Le médecin fit quelques pas dans le corridor, et la porte fut très exactement refermée derrière lui: clés et verrous s'interposèrent derechef contre une visite indiscreète.

— Voudriez-vous passer par ici?

Et le docteur fut conduit vers un petit appartement à l'extrémité du corridor.

— Suis-je arrivé à temps? demanda-t-il.

— Vous êtes arrivé trop tôt, répondit le personnage qui faisait les honneurs de cette triste demeure.

Un geste de surprise et d'effroi échappa au jeune homme; le grand escogriffe ne parut pas s'en être aperçu.

— Soyez assez bon pour rester ici, monsieur; vous n'aurez pas à attendre cinq minutes, je vous le promets.

Et l'inconnu se retira en fermant la porte à clé.

Le médecin, resté seul, eut bientôt fait l'inventaire de l'appartement dans lequel il était emprisonné. Deux vieilles chaises boiteuses et une table brisée composaient tout le mobilier. Un tas de charbon brûlait lentement et à regret dans une petite cheminée. L'humidité suintait le long des murs, dont la couleur, d'un vert sale, faisait mal à voir. Pour la plupart des carreaux d'une unique fenêtre, le verre avait été remplacé, de longue date, par des morceaux de papier que le vent avait déchirés. Pas le moindre son ne sortait du reste de cette demeure, et pendant un moment, le docteur put se livrer à des réflexions peu rassurantes sur l'issue d'une aventure qui se présentait aussi singulièrement.

Un quart d'heure s'écoula; la patience de notre héros touchait à son terme, lorsque le bruit d'une voiture, lancée au grand trot, vint frapper son oreille. Il entendit la voiture s'arrêter devant la maison, la porte s'ouvrit, une conversation s'engagea dans le corridor, et ensuite un bruit de pas, comme si deux ou trois hommes montaient l'escalier en portant un fardeau. Une demi-minute après, ces nouveaux venus sortirent, et la porte se referma sur eux, avec tout son attirail de verrous et de clés.

Bientôt la porte de l'appartement où notre docteur était détenu s'ouvrit, et il vit devant lui cette femme qui, la veille au soir, était venue lui rendre visite. Elle avait encore le visage couvert de son inamovible voile noir. Des sanglots déchirants s'échappaient de sa bouche. Elle ne prononça pas un seul mot, mais elle fit un geste pour qu'il eût à la suivre. Il monta l'escalier délabré et entra dans une chambre à peu près dégarantie de meubles. Dans un coin était un mauvais lit de camp; des rideaux d'une étoffe grossière, déployés devant les croisées, faisaient régner dans cette pièce